



La bataille pour Montréal, le 25 septembre 1775. Les continentaux américains aux prises avec les forces britanniques

La rocambolesque invasion du Canada par les continentaux américains 1775-76

Par Jean-Claude Janssens

CANADA 1744-1763

Entre 1744 et 1763, les *French-Indian Wars*¹ et autre guerre de Sept Ans² avaient fait rage au Canada français ou Québec, comme en Europe. Dès 1760, les Français, mal soutenus par leur métropole³, étaient définitivement battus militairement sur le terrain par les Anglo-américains. Le Québec était de facto occupé par les forces britanniques. Aux termes du traité de Paris de 1763, le Canada passait officiellement du domaine du « Roy » de France Louis XV⁴, à celui de sa Gracieuse Majesté Georges III, roi d'Angleterre.⁵

¹ Les guerres contre les Français et les Indiens Hurons, leurs alliés. A noter que les Anglais utilisèrent les services des Indiens Iroquois. Voir le roman "Le Dernier des Mohicans" de Fennimore Cooper.

² Menée principalement en Europe de 1756 à 1763.

³ Paris préféra en effet conserver ses îles des Caraïbes où la canne à sucre rapportait gros, au détriment des "quelques arpents de neige" canadiens, comme le déclara Madame de Pompadour, maîtresse à l'époque du roi Louis XV.

⁴ Louis XV le Bien Aimé (de qui ?!) (1710-1774), roi de France (1715-1774). Pendant la guerre de Sept Ans, il avait bien travaillé en Europe pour le roi de Prusse Frédéric II Le Grand, c'est-à-dire pour pas grand-chose et avait

CANADA 1763-1774

En 1763, le Canada ex-français fut rebaptisé par les Anglais *Province of Quebec*. La vie y était plutôt paisible, sauf les inévitables tracasseries des Anglais envers leurs nouveaux sujets. Ce qui n'empêcha pas les affaires de redevenir prospères.

QUEBEC ACT 1774

Le 20 mai 1774, le parlement de Londres promulgua, entre autres, le *Quebec Act*, particulièrement bienveillant à l'égard des sujets franco-canadiens. Il en résulta principalement le retour au système juridique français, que la religion catholique pouvait à nouveau être librement pratiquée et surtout, l'extension de la province à l'ouest des treize colonies américaines, bloquant toute possibilité d'extension dans cette direction. Ce qui ne n'allait pas manquer d'irriter les colons américains, déjà bien remontés contre la métropole anglaise pour d'autres raisons.

Par contre, c'était tout bénéfique pour la couronne britannique. La mesure entretenait le calme et ramenait la confiance entre la population française et le nouveau maître anglais. Lors du conflit qui allait suivre, les Franco-canadiens dans leur grande majorité resteraient relativement passifs, mais plutôt fidèles à la couronne britannique. La milice canadienne soutiendra sans zèle l'effort de guerre anglais. La population francophone accueillera timidement les envahisseurs anglophones venus du sud, loin d'être considérés comme des libérateurs. Quelques centaines de Canadiens seulement rejoindront l'armée continentale. Quelques centaines d'autres apporteront quelques moyens logistiques aux envahisseurs, moyennant des prix prohibitifs.

CANADA 1775

En 1775, on estimait la population de la nouvelle colonie britannique à environ 242.000 unités, soit environ 150.000 Indiens, 90.000 francophones catholiques généralement dominés par les seigneurs et le clergé et, derniers arrivés, 2.000 anglophones protestants : colons américains, fonctionnaires et militaires anglais, installés principalement à Montréal et à Québec. En janvier 1775, entra en fonction son deuxième gouverneur, le major-général Guy Carleton⁶. Remarqué par son humanisme, il était assez bien apprécié par la population francophone.

PRESENCE MILITAIRE ANGLAISE AU CANADA

A l'aube de la révolution américaine, la province du Québec était faiblement défendue. L'armée britannique n'alignait que 3 régiments réguliers d'infanterie : le 8th

perdu toutes les colonies françaises, Canada, Louisiane, Caraïbes et Indes, au profit de l'Angleterre. Il en récupérera quelques unes lors du traité de Paris de 1763.

⁵ Georges III (1738-1820), roi d'Angleterre (1760-1811). Les premiers signes d'instabilité mentale apparurent en 1765, avec une sérieuse alerte en 1788, de laquelle il récupéra partiellement. En 1811, il était devenu complètement fou.

⁶ Guy Carleton (1724-1808). Général anglais, vétéran de la guerre de Sept Ans, principalement en Amérique du Nord et au Canada, où il prit part à la capture de Québec par Wolfe en 1759. Il avait certainement une grande connaissance de la fonction car il avait déjà été lieutenant-gouverneur (gouverneur en second) en 1766 et avait fait fonction de gouverneur en 1767, lorsque le premier gouverneur en charge, le général Murray, quitta le pays.

Foot⁷ dispersé autour des Grands Lacs, et les 7th et 26th Foot stationnés entre la frontière de la colonie de New-York et la ville de Québec. Ces deux derniers régiments ne rassemblaient pas plus de 810 soldats pour défendre le Québec contre une éventuelle invasion. Ils étaient soutenus par une unique compagnie d'artillerie. Heureusement, la Couronne pouvait encore compter sur des loyalistes américains de souche écossaise installés dans les treize colonies et rassemblés dans le *Royal Highland Imigrants Regiment*⁸.

Il existait également une milice canadienne essentiellement francophone et peu motivée, estimée à 8.000 hommes. Il n'y avait pas d'unité de cavalerie. Il n'y en avait pas plus en face. Dans l'intervalle, des négociations furent engagées avec les nations indiennes plutôt frileuses. Elles n'aboutirent à rien ou pas grand-chose, ni à Montréal avec le colonel anglais Guy Johnson, superintendant aux affaires indiennes, ni à Albany avec le général américain Philip Schuyler. Cependant, quelques contingents indiens servirent des deux côtés.

RAPPORTS ENTRE CANADA ET CONGRES AMERICAINS 1774 -1775

La promulgation du *Quebec Act* de 1774 n'avait pas été mieux appréciée par les marchands anglophones du Canada. Certains d'entre eux formeront d'ailleurs une « cinquième colonne »⁹ avant la lettre. Le 26 octobre 1774, le premier Congrès continental américain adressa trois lettres aux Franco-canadiens, les invitant à rejoindre le second Congrès prévu en mai 1775 en tant que quatorzième colonie. On y parlait d'amitié sincère, de despotisme, de tyrannie, d'oppression et de cause commune. On y lisait aussi que les Canadiens n'avaient guère le choix, n'étant qu'un petit peuple voisin d'un grand ! Aucune réponse ne fut apportée à ces courriers, pas plus qu'à une lettre du même tonneau adressée en mai 1775 par le second Congrès. Certaines grandes pointures politico-économiques, tel un certain George Washington de Virginie, pensaient aussi au commerce, au profit et à la spéculation.

ARMEE CONTINENTALE

Le 19 avril 1775, les premiers coups de mousquets sont échangés à Concord et à Lexington entre la milice coloniale du Massachusetts et l'armée anglaise. Les Anglais se replièrent sur Boston. La guerre d'Indépendance commençait. Les miliciens américains de la Nouvelle-Angleterre convergeaient vers Boston et allaient assiéger jusqu'en mars 1776 la garnison anglaise. Ils étaient le noyau de la future armée Continentale, formée le 14 juin 1775. Le lendemain, le virginien George Washington est nommé général en chef. Cette armée continentale était l'armée régulière des *Insurgents*¹⁰ américains. Son effectif n'atteindra jamais beaucoup plus de 25.000 hommes à la fois. La discipline n'était pas sa qualité première. Elle sera instruite par des

⁷ Dénomination du régiment d'infanterie anglais (foot = à pied). Le régiment se composait de 2 bataillons de 500 hommes. Habituellement, un bataillon restait en métropole tandis que l'autre servait à l'étranger ou aux colonies

⁸ Ce régiment deviendra le 84th Foot. Il était composé de vétérans de la dernière "*French Indian War*" des années 1755-1760, des solides gaillards qui savaient se battre. Un bataillon servait au Canada en 1775 sous les ordres de l'énergique lieutenant-colonel Allan Mc Lean. Ce dernier devint général de brigade en 1777 et gouverneur militaire de Montréal.

⁹ En 1936, alors que 4 colonnes franquistes attaquaient Madrid de l'extérieur, une 5^e colonne devait agir depuis l'intérieur de la ville. La phobie d'une "5^e colonne allemande" - réelle ou fictive - créa une belle psychose chez les Alliés en mai 1940.

¹⁰ Ainsi s'étaient dénommés les rebelles américains, les "Insurgés".

militaires professionnels venus d'Europe, tels le Français La Fayette¹¹, le Prussien Von Steuben¹² ou les Polonais Kosciuszko¹³ et Pulaski.¹⁴ Cette force régulière sera épaulée par une milice coloniale encore plus indisciplinée.

FORT TICONDEROGA - CROWN POINT - FORT SAINT-JEAN

Les choses commençaient à bouger sur la frontière canadienne. C'est alors qu'apparut un véritable homme d'action : le colonel Benedict Arnold¹⁵. Il allait monter de sa propre initiative une opération de commando avec le seul aval de la législature du Massachusetts. Arnold se rendit rapidement compte que les insurgés assiégeant Boston manquaient cruellement d'artillerie. Il savait qu'il y en avait tant et plus au fort Ticonderoga.¹⁶ Arnold décida de s'emparer de la position. Le 9 mai, il arrivait sur place, avec une belle commission du Massachusetts, quelques officiers, mais sans troupes ! Le colonel Ethan Allen et les *Green Mountain Boys*¹⁷ du Vermont y étaient déjà. Arnold dut se contenter du commandement en second. Les Américains étaient 200 ou 300. Le 10 mai 1775, Allen s'emparait par surprise du Fort Ticonderoga en ruine. Le 12 mai, d'autres *Green Mountain Boys* capturaient le poste voisin de Crown Point¹⁸.

Le 17 mai, encore plus fort, Arnold et Allen traversaient le lac Champlain et prenaient sans coup férir Fort Saint-Jean qu'ils mirent à sac. Le butin était fabuleux. Les Américains avaient capturé deux sloops¹⁹ et quatre barges. Ils ramenaient 75 prisonniers et surtout 78 canons, 3 obusiers, 6 mortiers et des milliers de boulets et munitions diverses. En outre, ils n'avaient perdu que trois hommes dans l'affaire ! Le 1^{er} juin, Arnold reçut enfin le commandement local. Pas pour longtemps car, dès le 14 du même mois, la milice du Connecticut vint occuper les deux postes. Dépité, Arnold démissionna et rentra à Cambridge, au Massachusetts.

PLANS D'INVASION

Entre-temps, les Franco-canadiens ne réagissaient pas dans le sens voulu et les Anglais résistaient à Boston. Tout cela était bien ennuyeux ! Le 1^{er} juin, le Congrès avait proclamé qu'il n'était pas dans ses intentions d'envahir le Canada. Mais dès le 27 juin, la stratégie ayant ses exigences, il changea d'avis. Les objectifs étaient multiples : conquérir un territoire ennemi et en faire la Quatorzième Colonie, rallier ses habitants à la cause américaine et créer une diversion par rapport au siège de Boston.

¹¹ Marie Joseph Motier, marquis de Lafayette (1757-1834), un noble au secours de la Révolution américaine, mais surtout à la recherche de gloire et de revanche contre les vainqueurs anglais de la guerre de Sept Ans !

¹² Friedrich, baron von Steuben (1730-1794), général prussien. En 1778 à Valley Forge, il entraîna intensivement une armée américaine qui en avait bien besoin, notamment au combat à la baïonnette.

¹³ Thaddeus Kosciuszko (1746-1817), officier polonais. Il servit dans le Génie, érigeant notamment les défenses de West Point.

¹⁴ Casimir Pulaski (1748-1779), officier de cavalerie polonais. Mort au combat à Savannah. Les Etats-Unis y construisirent un fort baptisé de son nom.

¹⁵ Benedict Arnold (1741-1801). Général américain autant connu pour ses éclatants états de service dans l'armée continentale que pour sa trahison et passage à l'ennemi en 1780, pour de l'argent.

¹⁶ Fort Ticonderoga était l'ancien Fort Carillon construit par les Français en 1756. Il était situé à la limite de la Colonie de New York et de la Province du Québec. En 1758, le général marquis de Montcalm y écrivit une force d'invasion anglo-américaine.

¹⁷ Une des innombrables et folkloriques milices américaines.

¹⁸ L'ancien Fort Frédéric construit par les Français en 1731.

¹⁹ Sloop : petit navire à voile à un mât.

Le général Philip Schuyler, New Yorkais d'origine hollandaise²⁰, fut chargé d'étudier un plan d'invasion et de le mettre en pratique dès que possible. Le 15 juin 1775, il avait été promu major général et commandant du département du Nord. Il était quatrième dans la hiérarchie de l'armée Continentale. Ses spécialités étaient la logistique et la discipline, ce dernier point ne le rendant guère populaire chez les soldats révolutionnaires ! Point négatif : sa santé était plus que vacillante, ce qui l'empêchera de conduire effectivement l'armée d'invasion sur le terrain.

Le plan fort prévisible était finalement le suivant : le siège du fort St-Jean et, dans l'intervalle, la prise de Montréal par un tour de force avec l'aide de sympathisants locaux. Montréal étant aux mains des Américains, Fort Saint-Jean, Chambly et Québec ne pourraient résister longtemps. La Province tomberait comme un fruit mûr avant que les Anglais n'aient le temps de réagir. Sans surprise, le plan fut approuvé. Comme le Congrès préférait un commandant new-yorkais, Benedict Arnold, le colonel du Massachusetts, fut à nouveau renvoyé à ses chères études.

FORT SAINT-JEAN ET MONTREAL

Le 18 juillet, Schuyler arrivait au fort Ticonderoga. Ce qu'il y vit relevait du véritable chaos militaire : peu de troupes, mal équipées et peu entraînées, sans discipline et sans respect envers un général new-yorkais qualifié d'arrogant et, surtout, pas de logistique ! Il faudra à Schuyler jusqu'à la fin du mois d'août pour transformer « l'armée du Nord », la force d'invasion du Canada anglais, en un instrument militaire quelque peu opérationnel. L'armée du Nord se composait initialement de 1.200 hommes du Connecticut et de New York, soutenus par deux canons ! C'était peut-être un peu léger pour envahir un pays grand comme la moitié de l'Europe ! Quelques renforts arriveront de temps à autres.

Le 17 août, Schuyler quittait Fort Ticonderoga pour rejoindre à Albany une importante réunion avec les chefs indiens, qui ne débouchera sur rien. Le général Richard Montgomery, commandant en second, en profita. Il quitta Fort Ticonderoga dès le 28 août 1775, gagna Crown Point le 30, remonta le lac Champlain et débarqua le 2 septembre en territoire canadien, à l'Ile-aux-Noix, non défendue. Schuyler, quelque peu courroucé, l'y rejoignit deux jours plus tard. Le 5 septembre, les continentaux indisciplinés du général Montgomery arrivaient à proximité du Fort St Jean. Ce fort est judicieusement établi le long de la rivière Richelieu, voie d'invasion traditionnelle, entre le fort Ticonderoga et Montréal. Il avait été édifié sur ordre du général français Marquis de Montcalm en 1758. Le général gouverneur anglais Carleton venait d'en renforcer la fortification après le raid d'Arnold et d'Allen. Sa garnison hétéroclite passa de 200 à 750 combattants, dont une centaine d'Indiens dirigés par le chevalier français Claude de Lorimier. L'ensemble était commandé par un certain major Charles Preston. Le dispositif était renforcé par la présence de la goélette²¹ *HMS Royal Savage* armé de 12 canons, assurant des patrouilles sur la rivière Richelieu.

Le 6 septembre, l'avant-garde américaine tomba dans une embuscade dressée par une centaine d'Indiens, soutenus par l'artillerie du fort. Les Américains rebroussèrent chemin dans un retour précipité vers l'Ile-aux-Noix. Le lendemain, arrivèrent au fort 120 lymphatiques miliciens canadiens de Montréal. Le 8 septembre, Schuyler reçut aussi quelques renforts et surtout de l'artillerie, ce qui l'encouragea à organiser une

²⁰ Philip Schuyler (1733-1804). Général américain. Vétéran des *French & Indians Wars*. Logisticien.

²¹ Goélette : petit navire à voile à deux mâts, dont le grand mât est à l'arrière. En Anglais : schooner.

nouvelle attaque dès le 10 septembre. Dans l'obscurité, une partie des hommes se retrouvèrent séparés de la colonne. Lorsque les deux détachements se rejoignirent, ils crurent être mutuellement attaqués par les Anglais, se tirèrent dessus et détalèrent à nouveau vers les bateaux. Le tir des canons anglais du fort accéléra une fois encore le mouvement.

La malaria faisait rage à l'Ile-aux-Noix, provoquant bien plus de pertes que l'armée anglaise. Le 16 septembre, le général Schuyler, trop malade²², dut être évacué vers Albany, d'où il gèrera la logistique de l'opération. Six cents soldats dans le même état l'accompagnaient ! Le brigadier général Richard Montgomery prit le commandement. Le 17 septembre, et y fit débarquer l'armée pour la troisième fois. Fort Saint-Jean était finalement encerclé. Montgomery n'avait pas les moyens humains de prendre la place d'assaut. Dès lors, un siège s'imposait. Dès le 18 septembre, les Américains commencèrent à se fortifier autour du fort. Le sol était marécageux et les tranchées se remplissaient d'eau. Le même jour, les points de passage du Saint-Laurent au sud de Montréal tombèrent aux mains des continentaux à La Prairie et à Longueuil. Le 25 septembre, le trompe-la-mort Ethan Allen traversa le Saint-Laurent face à Longue-Pointe avec une force ridicule composée de 30 Américains et de 80 Canadiens. Le général gouverneur Carleton en fut rapidement averti et le major Campbell sortit de Montréal à la rencontre du légendaire Ethan Allen avec 260 hommes. Aux premiers coups de feu, les Canadiens s'évanouirent dans la nature. Allen et sa poignée d'Américains furent immédiatement submergés et ne purent que se rendre ! Allen s'était retrouvé seul face aux Anglais. La « cinquième colonne » de Montréal n'avait pas fonctionné.

Grâce à cette « grande victoire », la milice canadienne reprit du poil de la bête. Les hommes convergèrent de la campagne. Les volontaires voulaient débloquer Fort Saint-Jean. Le gouverneur Carleton ne voulait rien savoir. La milice déserta alors en masse et retourna dans ses fermes ! Entre le 21 septembre et le 31 octobre, trois batteries d'artillerie furent établies à Fort Saint-Jean. Le 6 octobre, arriva de Fort Ticonderoga un mortier de gros calibre. La vie devint un peu moins rose pour les Britanniques. Le 20 octobre, le *HMS Royal Savage* fut ravagé par des boulets incendiaires et sombra. Perturbée par le tir anglais, l'installation de l'artillerie de siège sur un si mauvais sol avait été particulièrement pénible et relevait de l'exploit. Finalement, les projectiles américains plurent sur le fort, le transformant en ruines fumantes.

A la mi-octobre, 900 Américains malades furent encore rapatriés vers Ticonderoga. Le 17 octobre au soir, 300 Canadiens et 50 Américains avec deux canons investissaient Fort Chambly²³, 15 km plus au nord sur la rivière Richelieu. C'était la porte sud de Montréal. Le bombardement commença la nuit et le fort se rendit le lendemain. La prise était de taille : six tonnes de poudre, 125 mousquets, 6.500 cartouches et une montagne de vivres en tout genre, sans oublier le drapeau du régiment, premier exemplaire du genre capturé par le continentaux durant la guerre. Dès que la nouvelle fut connue chez les Anglais, le moral de la garnison du fort Saint-Jean en prit un sérieux coup !

Le 30 octobre, le général Carleton s'était finalement résolu à rassembler environ 1.000 hommes pour débloquer Fort Saint-Jean. Trois cent cinquante continentaux déterminés empêchèrent les Anglo-canadiens de traverser le fleuve Saint-Laurent à Longueuil, 10 km au sud de Montréal. Fin octobre, les continentaux furent encore renforcés devant le fort St-Jean. La situation des Anglais y devint intenable. Ils ne

²² Depuis plus de vingt ans, il souffrait de la goutte.

²³ Fort Chambly, 3^e du nom, avait été érigé par les Français en 1711.

seront ni ravitaillés, ni débloqués. Le 1^{er} novembre, les Américains bombardèrent copieusement la position et Montgomery réclama logiquement la reddition de la place. Le lendemain soir, le major Preston fit hisser le drapeau blanc. De toute façon, il n'avait pratiquement plus de vivres et avait épuisé presque toutes ses munitions. Le 3 novembre 1775, la garnison anglaise capitula avec les honneurs de la guerre. Les réguliers défilèrent en grande tenue. Six cent vingt-trois hommes furent faits prisonniers, 10 avaient trouvé la mort et 23 autres avaient été blessés. Les continentaux enregistrèrent 100 pertes dues aux combats et 1.000 soldats démobilisés pour cause de maladie.

Charles Preston avait arrêté les Américains pendant deux précieux mois, ce qui sauvera le Canada de la conquête. Cependant, le général gouverneur Carleton avait perdu la majorité de ses réguliers ! La campagne allait devoir se poursuivre en période hivernale. En terme canadien, on imagine ce que cela veut dire ! Les Américains n'avaient pas prévu cela. En tout cas, ils n'étaient pas équipés en conséquence. L'armée continentale se mit en marche vers le Nord et traversa le 9 novembre le fleuve Saint-Laurent. Un détachement américano-canadien fut également envoyé à Sorel, 50 km au nord de Montréal. Le gouverneur Carleton abandonna Montréal indéfendable le 11 novembre, avec 120 réguliers et onze navires. Les canons furent encloués et la poudre déversée dans le fleuve. Le 13 novembre 1775, les continentaux entraient dans Montréal sans combat. Ils établirent leur quartier-général au Château Ramezay.²⁴

Le 12 novembre, la flottille anglaise fut bloquée comme prévu à Sorel. Le général Carleton enfila des vêtements civils, s'esquiva et rejoignit Québec, le 19 novembre. Le même jour, le colonel Prescott, bluffé²⁵, rendit la flottille, avec toute son artillerie. Elle sera bien utile à l'envahisseur pour se réarmer et continuer sa progression. Leurs termes d'engagement expirant, 600 soldats américains retournèrent chez eux, peu leur importait qu'une campagne fût en cours ! Le 28 novembre, Montgomery quitta Montréal pour Québec. Il ne put emmener avec lui que 300 hommes, en laissant 200 à Montréal sous le commandement du général David Wooster, dont la troupe du Connecticut se distinguera par sa dureté envers les autochtones. En cours de route, Montgomery récupéra les 200 hommes du *1st Canadian Regiment* de James Livingstone, formé péniblement une semaine plus tôt.

LE PERIPLE DE LA COLONNE ARNOLD

Et voilà que réapparaissait l'indestructible colonel Benedict Arnold. Il était frustré, car il n'avait pas pu commander l'expédition sur Montréal. Début août 1775, il se trouvait à Cambridge, Massachusetts, au nord de Boston. Il réfléchissait à une seconde attaque directe sur Québec. Il s'agirait de traverser secrètement le Maine boisé et vide de population. Les Anglais considéraient d'ailleurs la zone infranchissable par une troupe armée.²⁶ Toujours plein de ressource, Arnold se procura la carte imprécise et le journal dressés en 1760 par l'officier anglais John Montresor. Arnold pensait couvrir la distance de 290 km en 20 jours. Le 2 septembre, Washington et Schuyler approuvaient le plan. Le siège de Boston étant devenu plutôt statique depuis juin et la vie de garnison convenait mal aux miliciens américains indisciplinés. Les volontaires avides d'action

²⁴ Résidence d'un précédent gouverneur français, Claude de Ramezay. Il a été construit en 1705. Il est actuellement le plus ancien bâtiment officiel de Montréal.

²⁵ Les Américains lui avaient laissé penser qu'ils allaient pulvériser ses esquifs avec de nombreuses batteries d'artillerie ... qu'ils ne possédaient pas !

²⁶ Nous connaissons chez nous une zone du même type : l'Ardenne ! Elle fut bel et bien traversée de part en part par l'armée allemande en 1940 et en 1944 !

affluèrent donc chez Arnold qui réunit facilement une brigade de 1.100 hommes. Parmi eux figuraient les redoutables Virginiens du capitaine Daniel Morgan. Ces hommes de la frontière convenaient mieux au combat en forêt.

Le 11 septembre, ce fut le grand départ. Les mouvements de la troupe d'Arnold n'avaient pas échappé aux Britanniques. A Boston, on pensait à une invasion de la Nouvelle-Ecosse, province non défendue. Le 20 septembre, les continentaux étaient à l'embouchure de la rivière Kennebec. Remonter cette la rivière jusqu'à Fort Western s'avéra encore relativement aisé. Les Américains y parvinrent le 23 septembre. Le 2 octobre, Arnold atteignit Norridgewock Falls, dernier endroit habité sur la rivière Kennebec. Le portage au-delà de Norridgewock Falls, soit environ 1 mile (1,6 kilomètre) fut réalisé avec l'assistance de bœufs et dura presque une semaine. A partir de ce moment, les difficultés s'accumulèrent.

Les bateaux étaient trop petits. Ils avaient été construits à la hâte avec un bois inadapté. Ils prenaient l'eau et les vivres pourrissaient. Certains se retournaient carrément et le précieux approvisionnement disparaissait au fond de l'eau. Les pistes n'existaient quasiment pas. Il fallut en tracer à la machette. Les portages fréquents au-delà d'innombrables rapides épuisaient la troupe. Les hommes étaient tout le temps dans l'eau. La température dégringola et les soldats tombèrent malades les uns après les autres. Quelques chutes de neige n'arrangèrent pas les choses. La colonne avançait donc à très faible allure. Il fallut aussi franchir *The Great Carrying Place* (La place du Grand Portage), vingt km sur une pente assez raide ! Le 13 octobre, les Américains entamèrent la remontée de la *Dead River* (Rivière morte), de manière tout aussi épique. Des gens s'y perdirent. Arnold envoya quelques messages qui furent tous interceptés. Les Anglais connaissaient maintenant avec certitude son objectif : Québec.

Les Américains affamés furent réduits à mâcher le cuir des ceintures et des chaussures. Le chien du capitaine Dearborn passa aussi à la casserole ! Saturés, le colonel Roger Enos²⁷ et ses 450 hommes firent demi-tour. Ils étaient de retour à Cambridge, Massachussets, à la fin novembre. Le 27 octobre, la colonne Arnold bordait le Lac Mégantic. Le 31 octobre, elle entamait la descente de la rivière Chaudière et franchissait les chutes. Les hommes éreintés n'en pouvaient plus ! Le 2 novembre 1775, les rescapés épuisés furent heureux de pouvoir faire halte à Sartigan, premier avant-poste franco-canadien au sud du fleuve Saint-Laurent. Les autochtones ravitaillèrent alors les continentaux qui durent payer le prix fort. Une brigade Arnold revigorée put reprendre la descente la rivière Chaudière, affluent du fleuve Saint-Laurent, qui débouchait idéalement au sud de Québec.

Le 8 novembre, les éclaireurs d'Arnold étaient camouflés sur la rive du fleuve et pouvaient apercevoir la ville de Québec, leur ultime objectif. Le lendemain, Arnold était à la Pointe Levis, au sud de Québec. Il lui restait 600 hommes ! La promenade de 290 km s'était transformée en une progression infernale de 560 km. Elle avait duré 50 jours au lieu de 20 ! Dans la nuit du 13 au 14 novembre, à bord de canoës, tous feux éteints, les Américains traversèrent le fleuve Saint-Laurent, large de 1.600 mètres, entre deux navires de la *Royal Navy*, justement positionnés à cet endroit pour empêcher une telle action ! Arnold établit alors ses quartiers sur les plaines d'Abraham.²⁸

²⁷ Roger Enos (1729-1808). Officier américain. Il fut très logiquement traduit en cour martiale pour "départ sans permission". Il fut acquitté. Il quitta cependant l'armée Continentale pour faire une belle carrière dans les milices du Connecticut et du Vermont, où il atteint le grade de major général de 1787 à 1791.

²⁸ En 1759, la bataille décisive y scella le sort du Canada français. Les deux commandants en chef, l'anglais Wolfe et le français Montcalm, y perdirent la vie. Les Anglais l'emportèrent finalement.

QUEBEC

Québec avait été fondée par les Français en 1608. En 1776, elle comptait environ 8.000 habitants. Elle était fortifiée à l'euro-péenne, bastionnée « à la Vauban »²⁹ avec des murs en pierres, garnis de 148 pièces d'artillerie de tous calibres. Elle disposait d'une citadelle et, par précaution supplémentaire, des palissades de bois furent encore dressées le long du fleuve Saint-Laurent. Le lieutenant-gouverneur Hector de Cramahé³⁰ commandait la place. A partir du 19 novembre, il passa la main au général gouverneur Guy Carleton. La cité était alors défendue par des hommes du régiment *Royal Highland Emigrants* et leur chef le lieutenant-colonel MacLean, soutenus par des miliciens franco-anglais et des marines. Pas un seul régulier ! L'ensemble affichait 1.800 hommes, soit le triple de l'effectif des assiégés ! Un gros morceau à avaler !

ARNOLD COMMENCE LE SIEGE

Le colonel Arnold se trouvait finalement en face de la ville de Québec. Il ne disposait pas d'un seul canon et il ne restait que 500 fusils en état de marche, approvisionnés de cinq cartouches par arme. Que voilà un impressionnant corps de siège ! Heureusement, Arnold était un grand bluffeur. Il réclama par deux fois la reddition de la place. La réponse vint des canons anglais, signifiant clairement que la requête était refusée. Conscient qu'un assaut frontal était voué à l'échec, Arnold se résolut à bloquer la place côté terre, à l'ouest. Le 18 novembre, on crut que les Anglais envisageaient d'attaquer ! Le conseil de guerre conclut à l'impossibilité de maintenir le siège et le lendemain Arnold ordonna un prudent repli sur Pointe-Aux-Trembles, 32 km plus au sud. Fausse alerte : les Anglais restaient bien au chaud dans la ville. L'affaire semblait malgré tout assez mal engagée. Restait à espérer et attendre des renforts en provenance de Montréal.

MONTGOMERY REPREND LE SIEGE

Finalement, le 2 décembre, Montgomery arrivait de Montréal et opéra la jonction avec Arnold à Pointe-aux-Trembles. Il amenait 600 hommes, ce qui équilibrait un peu le débat. Il traînait aussi une ridicule artillerie de siège de dix malheureuses pièces : quatre canons de campagne et six mortiers, ce qui ne faisait jamais que quinze fois moins de canons qu'en face ! Les forces réunies se remirent en route pour Québec. Le 6 décembre, le siège recommença. Trois nouvelles demandes de reddition furent rejetées par le gouverneur Carleton comme les deux précédentes. Le 10 décembre, les Américains établirent leur artillerie à 640 mètres des murs. Les batteries étaient protégées par des gabions remplis de neige et arrosés d'eau qui gelait instantanément. Le tir commença cependant, sans grand effet ni sur la ville ni sur ses fortifications. Il était tout aussi impensable d'établir un siège classique : impossible d'ouvrir une tranchée dans un sol aussi profondément gelé. Le temps passait et rien n'avancait. Les Canadiens réclamaient de l'action. Plus ennuyeux, le terme d'engagement de nombreux Américains expirait le 31 décembre.

²⁹ Du nom du Maréchal de Vauban (1633-1707), inspecteur des fortifications de Louis XIV, qui développa le système de fortifications en étoile et améliora la technique du siège.

³⁰ Malgré son nom, Cramahé n'était ni breton, ni français. Il était irlandais d'origine huguenote.

BATAILLE DE QUEBEC

En désespoir de cause, le 31 décembre à 4 heures du matin, les troupes américaines amorcèrent leur mouvement à travers la campagne enneigée, sous un climat polaire et une nouvelle tempête de neige. Huit cents hommes allaient participer à l'action. En face, 1.800 Britanniques les attendaient de pied ferme. Les fusées furent lancées. C'était le signal. Les attaques secondaires sur le bastion du cap Diamant et la Porte-Saint-Jean furent mollement lancées et sans grand effet. Sous le feu soutenu des Britanniques, les assaillants décrochèrent rapidement. Montgomery avait aussi aperçu les fusées. Sa colonne se mit en marche le long du fleuve Saint-Laurent, vers le sud de la ville basse. Les hommes se frayèrent à la scie et à la hache un passage à travers deux palissades et progressèrent dans les rues étroites de la ville-basse. La colonne américaine parvint au lieu-dit « Pré des Villes », face à un bâtiment transformé en blockhaus. La milice canadienne reçut les assaillants à bout portant par un feu nourri de mousqueterie et de mitraille. Le général Montgomery fut tué net par un éclat d'obus, de même qu'un certain nombre de ses hommes. Les Américains étaient tétanisés et les rescapés battirent en retraite vers les Plaines d'Abraham. Le corps de l'infortuné général Montgomery sera récupéré par les Anglais le jour de l'An 1776. En tant qu'ancien officier de l'armée anglaise, il lui sera accordé des funérailles militaires, le 4 janvier suivant. Sa dépouille sera rapatriée à New York en 1818.

Le colonel Benedict Arnold avait également remarqué les fusées. Au même moment, il entraîna ses hommes à travers le quartier Saint-Roch, au nord de la ville basse, le long de la rivière Saint-Charles. Arnold progressait bien. Il arriva au lieu dit « Sault-au-Matelot », défendu par une première barricade. Lors de l'attaque, Arnold fut blessé et dû être évacué. Le capitaine Morgan prit le commandement. La barricade fut finalement prise d'assaut. Morgan fut également blessé dans l'action, mais resta à son poste. La progression dans les petites rues étroites était de plus en plus difficile. Trois cents mètres plus loin se dressait une seconde barricade. Bien que l'ouvrage ne fût pas défendu, les hommes indisciplinés de Morgan refusèrent d'aller plus loin. Quand le gros de la troupe rappliqua, c'était évidemment trop tard. Les Britanniques déterminés s'étaient rassemblés. Les continentaux lancèrent cependant plusieurs assauts qui furent tous repoussés ... et la colonne Montgomery n'arrivait pas !

Carleton avait vite compris que les attaques sur le secteur nord étaient des feintes. Il envoya en conséquence des troupes dans la ville basse. Les Anglais sortirent de la Porte du Palais et réoccupèrent la barricade, prenant ainsi les hommes de Morgan à revers. Ils ne pouvaient plus avancer, ni reculer et furent soumis à un feu de plus en plus intense. Repliés dans les maisons, Morgan et son contingent furent finalement contraints à la reddition. A 10 heures, la bataille était terminée. Entre-temps, la compagnie du capitaine Dearborn avait traversé la rivière Saint-Charles gelée. Elle progressait timidement dans le quartier Saint-Roch, à la recherche de la colonne Arnold. Les Britanniques, en route vers Sault-aux-Matelot, lui tombèrent dessus quasiment par hasard. La poudre des Américains n'était pas encore sèche ! Ces derniers, incapables de se défendre, furent immédiatement capturés. Les Anglais firent une autre sortie dans le quartier et capturèrent sans difficulté les canons du capitaine Wool, mal défendus par les New-Yorkais. L'attaque de la ville de Québec se solda donc par un désastre pour les continentaux. Les Américains perdirent 50 tués, dont leur général en chef, 34 blessés et 431 prisonniers. De plus, une centaine d'hommes quittèrent les rangs, leur terme d'engagement étant terminé. Les Anglais perdirent en tout 5 tués et 14 blessés.

LE SIEGE CONTINUE

Les Américains épuisés n'étaient plus que 600. Ils étaient commandés par un colonel Benedict Arnold convalescent, ce qui n'enlevait rien à sa motivation. En effet, il continuait à réclamer à cor et à cri des renforts, de l'artillerie et du matériel. Alors que sa troupe était surclassée par trois contre un, Arnold ne voulait pas entendre parler de battre en retraite. Le 10 janvier 1776, Arnold, enfin récompensé de ses bons et loyaux services, fut promu général. Le 19 janvier, le Congrès votait finalement l'envoi de renforts au Canada. Il était grand temps ! Fin janvier, quelques contingents arrivèrent effectivement de Ticonderoga via Montréal. Durant l'hiver, quelques compagnies rapidement levées vinrent encore étoffer le maigre dispositif. Le général Washington voulait garder toutes ses troupes en mains car les Anglais tenaient toujours Boston. Il tergiversait à l'idée d'en détacher une partie. Le 17 mars 1776, les Anglais évacuèrent cette ville et le général-en-chef consentit finalement à transférer quatre régiments complets sur le front québécois.

Entre-temps, la vie des assiégés dans l'enfer blanc canadien devenait de plus en plus pénible. Les continentaux manquaient de tout : armes, munitions, artillerie, nourriture, vêtements chauds, bois de chauffage et surtout, argent sonnante et trébuchant, le papier monnaie étant loin de rassurer les locaux ! Sans oublier la variole qui faisait rage, peut-être diffusée par des prostituées envoyées à dessein par l'ingénieux gouverneur Carleton ! Le moral était au plus bas et les officiers désabusés firent peu d'effort pour préserver le peu de discipline qui restait. Enfin, cela n'était pas nouveau ! Les autochtones en subirent directement les conséquences : mauvais traitement, principalement contre les femmes et le clergé catholique, et inévitables pillages des habitations. Certains Canadiens remirent leurs sentiments pro-américains en question. Le 2 mars 1776, 300 miliciens franco-canadiens de la rive sud du Saint-Laurent amorcèrent une attaque contre une batterie d'artillerie ennemie en construction à la Pointe Levis. Un contingent new-yorkais renforcé d'un détachement du *2^d Canadian Regiment* les dispersa facilement. Ce fut un échec total.

Le 2 avril 1776, le nouveau général Arnold fut relevé par le général David Wooster, l'ancien gouverneur militaire de Montréal peu apprécié. Les assiégés étaient peut-être 2.000 à ce moment. Début avril, trois batteries d'artillerie furent péniblement érigées à la Pointe Levis, en face de la Porte Saint-Louis et au-delà de la rivière Saint-Charles. Quelques boulets rouges tombèrent alors par intermittence au petit bonheur la chance, sans grand effet sur la ville de Québec et les bateaux anglais.

Le 1^{er} mai 1776, Wooster laissa la place au général John Thomas³¹. Ce dernier amenait de substantiels renforts. L'armée américaine comptait théoriquement 2.500 hommes sur ses rôles. Après décès et désertions, on n'en comptait guère plus de 1.900, dont 1.000 aptes au service. Trois cents hommes en fin de contrat s'en retournèrent chez eux et 200 autres furent contaminés par la variole. Restaient donc 500 hommes en état de combattre ! Le 3 mai 1776, les continentaux lancèrent un brûlot vers les navires à quai. L'artillerie de Carleton désintégra l'esquif.

Ce fut un fiasco total et la dernière action offensive des Américains contre Québec.

³¹ John Thomas (1734-1776). Général américain, Mort de maladie. Voir ci-après.

RETOUR A MONTREAL

Depuis le 28 novembre 1775, le très protestant général David Wooster³² avait été désigné gouverneur militaire de Montréal. La situation allait rapidement s'y dégrader. Contrairement à l'Anglais tolérant Carleton et à l'Irlando-américain catholique Montgomery, Wooster n'avait aucune sympathie pour les Franco-canadiens catholiques. Il n'hésita pas à les persécuter, allant jusqu'à fermer les églises le 24 décembre, veille de l'importante fête catholique de la Nativité. Les autochtones restaient généralement très passifs et se limitaient à approvisionner les continentaux à prix d'or. Tant qu'ils payaient, tout se passait relativement bien. Comme à Québec, quant l'or vint à manquer et fut remplacé par du papier monnaie, les sentiments changèrent aussi. Les soldats américains manquèrent alors de tout et pouvaient se mutiner à tout moment. Alors, la confiscation illégale et les travaux forcés devinrent la règle. S'appuyant sur ses hommes du Connecticut, Wooster faisait régner la terreur : des dizaines d'otages furent arrêtés. Que voilà d'étranges libérateurs ! Le recrutement en devint laborieux : à peine 500 hommes s'engagèrent dans les deux seuls régiments³³ jamais levés au Canada durant toute la guerre !

La population se trouva bien soulagée quand, début avril 1776, le général Wooster et sa soldatesque abhorrée quittèrent Montréal pour Québec. Le colonel Moses Hazen, commandant le *2^d Canadian Regiment*, assura plus calmement l'intérim. Il avisa rapidement le général Schuyler bien au chaud à Albany de la possibilité d'un soulèvement canadien ! Le 19 avril, arriva à Montréal le nouveau gouverneur militaire : l'incontournable général Benedict Arnold. Dix jours plus tard, d'éminents visiteurs arrivèrent également en ville. Il s'agissait de trois représentants du Congrès américain, dont le bientôt célèbre Benjamin Franklin³⁴, accompagné d'un certain John Carroll, rare prêtre catholique anglo-saxon, histoire de calmer les esprits. On rassura le clergé local. Les bonnes intentions ne manquèrent pas. Mais les coffres étaient vides, alors que l'armée enregistrait déjà une dette de 35.000 dollars, totalement irrécupérable.

On libéra les prisonniers politiques. Cela fait toujours plaisir. On espérait surtout lever ainsi plus de recrues canadiennes. Vains espoirs ! On visita les fortifications de Fort Saint-Jean et Chambly et on rédigea un inutile rapport. On préconisa aussi le transfert du général Wooster vers un autre théâtre d'opérations. C'était un peu tard, car le mal était fait. On rencontra également des militaires continentaux à Sorel. On préconisa de défendre à tout prix le triangle fertile Montréal-Sorel-Chambly ; dans leur esprit, l'arrivée des renforts anglais ne devint rien changer à la poursuite de la mission ! Fin mai 1776, quand on en eut fini avec tout cela, on s'en retourna prudemment à Philadelphie. En effet, les Anglais avaient déjà débloqué Québec et n'allaient pas tarder à débouler sur Montréal.

A cette époque, par manque d'effectifs, les Américains n'avaient toujours pas été en mesure de réduire les forces anglaises de Fort Oswegatchie et autres postes de la zone des Grands Lacs, au sud-ouest de Montréal, ce qui s'avèrera une énorme lacune. Il s'agissait des redoutables réguliers du *8th Foot*, de miliciens et d'Indiens. Les continentaux savaient que, depuis mars 1776, les Anglais des Grands Lacs s'agitaient,

³² David Wooster (1711-1777). Général américain. Rappelé du Canada pour incompétence et muté de l'armée continentale à la milice du Connecticut. Mortellement blessé au combat.

³³ *1st Canadian Regiment*, formé le 20 novembre 1775 et "2^d", formé le 20 janvier 1776. Il aurait servi jusqu'à la fin de la guerre.

³⁴ Benjamin Franklin (1706-1790). Physicien et homme d'état américain, rédacteur et signataire de la déclaration d'indépendance, délégué des rebelles en France (1776), négociateur principal au traité de Paris (1783).

excitaient les Indiens et pourraient menacer Montréal par l'ouest. C'est pourquoi, 400 hommes allèrent fortifier le site « Les Cèdres », à 65 km à l'ouest de Montréal.

Le 12 mai, une colonne britannique quitta effectivement le fort Oswegatchie. Elle était composée de 500 hommes, dont 200 Indiens iroquois menés par le fameux chef Joseph Brant³⁵. Elle était commandée par le capitaine George Forster du 8th Foot et l'agent indien Chevalier Claude de Lorimier. Le 15 mai, apprenant la chose, le commandant du poste tomba étrangement malade et rentra à Montréal, laissant son subalterne malheureux face au problème ! Le 18 mai, les Anglais apparaissaient devant « Les Cèdres », dont la garnison se rendit après seulement 48 heures d'un simulacre de résistance. Les Indiens furent très heureux de pouvoir piller le fort de fond en comble. Le lendemain, aux « Quinze-Chênes », une colonne de secours d'une centaine d'homme tomba dans une embuscade et se rendit aux Anglo-indiens après 40 minutes de combat ! 487 prisonniers continentaux tombèrent sans coup férir aux mains des Anglais, sans quasiment aucune perte chez eux !

Les Anglais se mirent alors en marche vers Montréal et, le 24 mai, ils étaient à Pointe Claire, à 30 km de la cité. Benedict Arnold les attendait de pied ferme avec 600 hommes et de l'artillerie à la position fortifiée de Lachine, au sud de Montréal. Forster estima le morceau un peu trop gros à avaler. Il renonça à attaquer, préférant battre en retraite. Les continentaux de Montréal avaient eu chaud ! Le 26 mai, l'hyperactif Arnold se lança à la poursuite de Forster qu'il rattrapa à Vaudreuil, à l'est de l'Île de Montréal. L'affrontement n'eut pas lieu. Finalement un échange de prisonniers fut négocié. Les Américains capturés à « Les Cèdres » rejoignirent leur ligne. Cependant, le Congrès rejeta l'accord, et aucun prisonnier anglais ne sera rendu. Belle preuve de correction !

LEVEE DU SIEGE DE QUEBEC

Les mois avaient passé et le printemps succéda à l'hiver. Les glaces du Saint-Laurent fondirent, rendant la navigation à nouveau praticable sur le grand fleuve. Les Anglais allaient revenir en force à Québec. Le général John Thomas se rendit compte que la situation précaire des assiégeants deviendrait vite intenable et il envisagea sérieusement le départ. Il avait vu juste, car le 6 mai 1776, une première flottille britannique amena 200 réguliers et des marines. Au 1^{er} juin 1776, la *Royal Navy* débarquera à Québec 10.000 hommes : des réguliers anglais et 4.000 mercenaires allemands.³⁶ L'ensemble était aux ordres de l'excellent général John Burgoyne³⁷.

CONTRE-OFFENSIVE BRITANNIQUE ET RETRAITE DES CONTINENTAUX

Ce même 6 mai, Carleton ordonne une sortie en force: 900 hommes assaillirent les camps des continentaux, transformant le repli en une retraite désordonnée. Le 7 mai, les Américains paniqués et épuisés étaient déjà à Deschambault. Le général Thomas voulut résister à cet endroit, mais ses soldats toujours aussi disciplinés ne voulaient pas entendre parler. Thomas dut se résoudre à continuer sa route vers le sud, sous le feu des

³⁵ Joseph Brant (1742-1807). Chef de guerre Indien mohawk et capitaine puis colonel dans l'armée anglaise.

³⁶ 29.875 soldats allemands traversèrent l'océan. Ils avaient été recrutés dans les petites principautés pauvres, loués à l'Angleterre par leurs princes désargentés et dénommés "Hessois". En effet la Hesse fournit le plus gros contingent (19.414 h.) et les commandants. 5.000 désertèrent et 7.754 trouvèrent la mort en Amérique. Plutôt réputés pour leur cruauté que pour leur valeur militaire, ils furent presque chaque fois battus par les continentaux Américains.

³⁷ John Burgoyne (1722-1792). Général anglais, vétéran de la guerre de Sept Ans, il fut contraint à la capitulation à Saratoga, le 17 octobre 1777. Voir ci-après.

navires britanniques, à nouveau les maîtres incontestés du Saint-Laurent. Le 17 mai, Les continentaux retrouvaient Sorel. Le 21 mai, John Thomas contracta la variole et en mourut le 2 juin. L'intraitable général David Wooster assura l'intérim.

REPRESSION ANGLAISE

Dès 22 mai, alors que les Américains occupaient toujours Sorel et Montréal, les Anglais établirent une légitime mais sévère répression. La police du gouverneur Carleton arrêtera 757 Canadiens suspectés de collaboration avec l'envahisseur. Il n'y eut finalement pas d'exécution capitale, mais bien de nombreuses peines de travaux forcés. Les condamnés reconstruisirent ce que les Américains avaient détruit. Voilà qui découragera sérieusement les Canadiens de porter de l'aide aux rebelles américains pour le reste de la guerre !

ULTIME RETOUR OFFENSIF DES CONTINENTAUX

Le 5 juin, le général John Sullivan³⁸ arriva à son tour à Sorel avec 5.000 hommes frais. Les ordres du Congrès étaient formels : reprendre l'offensive vers Québec. Une attaque fut décidée contre Trois-Rivières, située à mi-chemin entre Montréal et Québec, sur la rive nord du Saint-Laurent. La place était occupée par les Anglais depuis le 22 mai. D'après les services de renseignements, le colonel McLean y était avec seulement 800 hommes. La réalité était toute autre : le général Simon Fraser disposait sur place de 6.000 hommes ! Le général William Thompson quitta Sorel le 6 juin avec 2.000 hommes des meilleures troupes. Les continentaux débarquèrent à proximité de Trois Rivières le 8 juin, à 3 heures du matin. Un capitaine de la milice canadienne les repéra. Ils étaient désormais attendus de pied ferme.

Rien ne marcha comme prévu. Leur guide canadien les égara dans les marais, peut-être intentionnellement. Quand ils en sortirent épuisés et désorganisés, ils furent canonnés par le *HMS Martin* et d'autres vaisseaux anglais. Plusieurs attaques sur Trois-Rivières, aussi frontales que mal montées, furent repoussées sans grande peine par des Anglais bien retranchés. Les Américains s'enfuirent à toutes jambes dans les bois, arrosés par les shrapnels et traqués par l'infanterie légère. Quand ils parvinrent enfin au débarcadère, leurs bateaux étaient partis et les Anglais y étaient déjà. De nombreux continentaux furent capturés y compris Thompson et trois de ses quatre commandants de régiments. La dernière bataille en ligne de la campagne se solda par une nouvelle catastrophe pour les troupes continentales : 100 morts et blessés et 235 prisonniers. Les Anglais n'enregistrèrent que 8 morts et 9 blessés. Les professionnels avaient bel et bien rossés les amateurs. Seul officier supérieur encore opérationnel, le colonel Anthony Wayne³⁹ dirigea la colonne en retraite à travers bois, harcelée par les Indiens. Quatre jours plus tard, le 12 juin, 1.100 rescapés en piteux état étaient de retour à Sorel.

³⁸ John Sullivan (1740-1795). Général américain.

³⁹ Wayne Anthony (1745-1796), colonel puis général américain. Commandant en chef de l'armée en 1792 et organisateur de la "Legion", l'armée américaine réduite à sa plus faible expression. Vainqueur des Indiens à "Fallen Timbers", Ohio en 1794, où il gagna son surnom de "Mad Anthoy"(Anthony le Dingue) pour avoir chargé à la baïonnette des Indiens bien retranchés derrière des troncs d'arbres abattus par la tempête. Les Indiens surpris par la méthode peu conventionnelle lâchèrent pied et s'égayèrent dans la nature.

DEFINITIVE RETRAITE DES AMERICAINS

Sullivan disposait encore de 2.500 hommes, soit quatre fois moins que l'ennemi. Il envisageait cependant de résister à Sorel. La désertion et la variole faisaient des ravages et les officiers préconisèrent de continuer la retraite vers la rivière Richelieu. Sullivan n'avait guère les moyens de s'y opposer. Le 14 juin au matin, le troupeau américain en armes quitta Sorel. Le soir, les hommes de Fraser y entrèrent déjà, suivis de peu par le Gouverneur Carleton et le général Burgoyne. Le 15 juin, les continentaux campèrent finalement sous la pluie à Fort Chambly, qu'ils abandonnèrent le 16 pour Fort Saint-Jean. Les Américains brûlèrent fort, moulin, bateaux et toutes les installations utiles. La retraite ressemblait de plus en plus à une débandade générale.

C'est alors que Carleton accéléra le mouvement. Il divisa ses troupes en deux détachements. L'un avec Burgoyne continuait à presser Sullivan. L'autre se dirigea sur Montréal, avec Carleton à sa tête. Dès le 17 juin, le gouverneur Carleton entra effectivement sans combat dans la cité. En effet, la veille, le général-gouverneur militaire Benedict Arnold avait évacué la place dans le temps record de quatre heures. Ses hommes avaient encore trouvé le temps d'allumer quelques incendies, vite maîtrisés par la milice locale. Arnold et sa bande furent suivis de près par Lorimier et ses Indiens. Le 17 juin, ils rejoignent le gros de la troupe américaine au fort Saint-Jean, où cette dernière se trouvait dans un état lamentable. Le même jour, les continentaux quittaient en désordre Fort Saint-Jean. Il était grand temps, car à deux heures près, l'armée de Burgoyne leur tombait dessus. Carleton arrêta là la poursuite. Mission accomplie : les envahisseurs avaient été définitivement rejetés de la Province du Québec.

Le 24 juin, la troupe de Sullivan était à l'Île-aux-Noix. La frontière de la colonie de New York était proche. Le dernier militaire américain à la retraverser ne fut autre que l'indestructible Benedict Arnold ! Le 4 juillet 1776, malgré la débâcle au Canada, les 13 Colonies avaient proclamé leur indépendance et étaient devenues les treize premiers Etats-Unis d'Amérique. Le 5 juillet, les débris des forces continentales étaient à Crown Point. Le 7 juillet, ils retrouvaient finalement Fort Ticonderoga où tout avait commencé, dix mois plus tôt. Là les attendait leur nouveau commandant, le général Horatio Gates⁴⁰. L'infortuné Sullivan menaça de donner sa démission, criant à l'injustice. Le Congrès refusa la démission du général déchu. Il fut muté à New York, promotion à l'appui. L'affaire avait coûté 5.000 précieux soldats au Congrès et 3.000 d'entre eux gémissaient sur des lits d'hôpitaux. Carleton restera au fort Saint-Jean jusqu'au 4 octobre, le temps de constituer une flottille destinée à assurer la mainmise sur le lac Champlain. Le 13 octobre, dans les environs de l'Île Valcour, elle prit le dessus sur son homologue américaine bien plus faible, dirigée par Benedict Arnold, qui faisait fonction d'amiral pour la circonstance.

PROJET D'UNE NOUVELLE INVASION

Le 17 octobre 1777, l'armée anglaise du général John Burgoyne capitulait en rase campagne à Saratoga. Les amateurs avaient pris une sérieuse revanche sur les professionnels ! Le Canada était à nouveau sans défense. En novembre 1777, le Congrès envisagea une nouvelle invasion programmée en janvier 1778, bizarrement en plein hiver ! Apparemment, la leçon de la campagne d'hiver 1775-1776 n'avait pas porté

⁴⁰ Horatio Gates (1728-1806). Général américain, vétéran de la *French-Indian War* de 1755-1760, favori de Washington, adversaire de Schuyler, vainqueur à Saratoga en 1777, vaincu à Camden en 1780.

grand fruit ! On supposa en hauts lieux que l'alliance avec la France de Louis XVI⁴¹ motiverait plus de Canadiens à rejoindre la bannière américaine qu'en 1775. Pour encourager le recrutement, le général Washington nomma le très Français Marquis de La Fayette pour commander l'expédition.

Quand La Fayette parvint à Albany, il ne trouva ni troupes, ni chevaux, ni charroi, ni équipement ! Dans ces conditions, même le dur-à-cuire Benedict Arnold lui conseilla de renoncer. C'était tout dire ! Finalement en mars 1778, le projet fut abandonné définitivement. Au printemps 1778, Les Anglais prirent encore l'initiative de quelques raids dans la région des Lacs, à l'initiative du nouveau gouverneur, le général Frederick Haldimand⁴². Et puis, plus rien ! Plus aucune opération de grand style ne sera développée à travers la frontière New York-Québec.

CONCLUSION

En 1780, le Congrès abandonnait définitivement l'idée de transformer le Québec en un quatorzième Etat. Cependant, lors des tractations tournant autour du traité de Paris de 1783, les négociateurs américains réclamèrent encore le Québec en tant que butin de guerre. Londres refusa catégoriquement, au risque de reprendre les hostilités. Paris n'y était pas plus favorable. De nombreux Canadiens espéraient toujours l'arrivée d'une armée française de libération. Bien sûr, elle ne viendrait pas. En 1783, les Franco-canadiens durent se rendre à l'évidence : le Québec était et resterait britannique. Cependant, les Américains ne partaient pas les mains vides : ils récupérèrent la partie de la Province située au Sud du Lac Champlain, y compris la précieuse vallée de l'Ohio. D'autre part, le Canada servit encore de refuge à 50.000 loyalistes⁴³ américains.

Biographie

- Brendan Morissey, *Quebec 1775*, Osprey Campaign 128, Osprey Publishing..
- Mark M. Boatner III, *Encyclopedia of the American Revolution*, 3d edition 1994, Stackpole Books, Mechanicsburg, Pennsylvanie, USA.
- Don Troiani, *Soldiers of the American Revolution*, 2007, Stackpole. USA.
- Internet – Wikipedia :
 - *The American Revolution*
 - *The Invasion of Canada*
 - *The battle of Quebec*
- Larousse 2010, Ed. Larousse 2009, Paris, France.

⁴¹ Louis XVI (1754-1793), roi de France (1774-1791), premier roi des Français (1791-1792), unique souverain français à avoir péri sur l'échafaud, par la guillotine. Sa politique extérieure pro-américaine (1778-1783) rétablit le prestige international de la France, fort terni depuis la funeste guerre de Sept Ans (1756-1763). Cependant, à l'intérieur, la situation se détériorera irréversiblement, débouchant sur la révolution française (1789).

⁴² Frederick Haldimand (1718-1791), soldat de fortune suisse devenu général au service de l'Angleterre, vétéran de la dernière *French & Indian War* de 1755-1760, 3^e gouverneur du Canada (1778-1784). Considéré comme dur et arbitraire envers la population, mais comme excellent militaire.

⁴³ Les loyalistes, sujets américains fidèles à la Couronne britannique, organisèrent 69 régiments dont 21 firent campagne, fournissant finalement 50.000 hommes à l'armée anglaise. En 1778, ils étaient plus nombreux que les soldats continentaux de George Washington ! En 1783, 100.000 loyalistes avaient fuit les nouveaux Etats-Unis. Vue sous cet angle, la guerre d'Indépendance avait des relents de guerre civile.